

Harold Adams Innis, Portrait of a Scholar, par Donald Creighton. Un vol., 5½ po. x 8½, relié, 146 pages. — University of Toronto Press, Toronto, 1957. (\$3.)

Benoît Brouillette

Volume 33, Number 3, October–December 1957

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1001264ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1001264ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (print)

1710-3991 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brouillette, B. (1957). Review of [*Harold Adams Innis, Portrait of a Scholar*, par Donald Creighton. Un vol., 5½ po. x 8½, relié, 146 pages. — University of Toronto Press, Toronto, 1957. (\$3.)]. *L'Actualité économique*, 33(3), 528–530. <https://doi.org/10.7202/1001264ar>

Les Livres

Harold Adams Innis, Portrait of a Scholar, par DONALD CREIGHTON. Un vol., 5½ po. × 8½, relié, 146 pages. — UNIVERSITY OF TORONTO PRESS, Toronto, 1957. (\$3.)

Personne n'aurait pu mieux retracer la biographie du professeur Harold-A. Innis que son collègue et ami, l'historien Donald Creighton. Il l'a fait en un livre qui se lit d'un trait et sans embarrasser le lecteur de notes bibliographiques détaillées. Pourtant, le nombre de livres et d'articles écrits par H.-A. Innis est très grand, malgré sa mort prématurée, à l'âge de 58 ans. Creighton a voulu peindre, comme l'indique le sous-titre de son ouvrage, le portrait d'un savant authentique, doué d'une grande intégrité intellectuelle et d'un courage moral peu ordinaire. Il a parfaitement réussi. Tous ceux qui ont connu le personnage, même ceux qui ont croisé le fer avec lui, liront avec intérêt la biographie d'un économiste et historien, tel qu'il en existe fort peu au Canada.

Né le 5 novembre 1894 de parents cultivateurs dans le comté ontarien d'Oxford, Harold fit ses premières études à Otterville et à Woodstock, obtint un diplôme d'instituteur, et se rendit pour la première fois à Toronto, en 1912, âgé de 18 ans et résolu de poursuivre des études supérieures, même s'il devait subvenir par lui-même à ses besoins. Ayant terminé quatre ans plus tard des études d'économie et d'histoire, il s'enrôla dans le 69^e bataillon, fut envoyé en Angleterre en juillet et sur le front français en décembre. Au printemps de 1917, son bataillon participa à la bataille de Vimy. Il fut blessé en juillet, évacué en Angleterre et finalement rapatrié, puis démobilisé comme invalide. Il réussit en six mois à passer une maîtrise à Toronto et s'inscrivit à l'Université de Chicago pour préparer une thèse de doctorat. L'ayant obtenu en 1920, il fut nommé chargé de cours à l'Université de Toronto.

C'est maintenant que débute sa fructueuse carrière qui dura 32 ans. Livres et articles se succèdent presque sans interruption, depuis son histoire du Pacifique Canadien (1923), jusqu'à son dernier volume sur les communications, en passant par ses ouvrages devenus classiques sur l'histoire de la traite des fourrures (1930),

les pêcheries de morue (1940), et un essai sur l'histoire économique du Canada. Innis est un universitaire modèle: malgré son énorme labeur, il consacre beaucoup de temps à ses étudiants et les oriente vers la recherche. Il fut l'un des principaux fondateurs du Conseil canadien de recherches en sciences sociales. C'est là que j'ai fait sa connaissance et que j'ai pu apprécier ses grandes qualités. Il n'avait pas un caractère facile. Doté d'un jugement sûr, il était impitoyable envers les faux savants, et peut-être même un peu injuste vis-à-vis des administrateurs académiques. Un recteur ayant voulu se faire entendre à une de nos réunions pour imposer au Conseil sa manière de voir, Innis refusa d'assister à la séance. Il envoya sa démission à la Société Royale, lorsqu'il apprit qu'une des médailles avait été attribuée à un personnage qu'il jugeait indigne d'un tel honneur. Je ne l'ai pas entendu parler le français; pourtant il le connaissait bien car, un jour que nous voyagions ensemble, je le vis plongé dans un des volumes de la correspondance de Paul-Louis Courier.

Pour qualifier son attitude en face des problèmes canadiens, je ne crains pas d'affirmer qu'il fut un nationaliste dans le meilleur sens du terme. Innis cependant contredit dans son œuvre certains postulats de l'école nationaliste d'expression anglaise. Cette dernière insiste par exemple sur le caractère nord-américain du Canada, se méfiant de l'impérialisme européen, qu'on oppose à l'esprit de camaraderie existant en Amérique du Nord. La seule lutte salutaire, selon cette école, doit viser à l'autonomie au sein de l'empire britannique, une existence politique indépendante pour le Canada étant par contraste chose facile à obtenir, qui va de soi. Innis concevait, contrairement à ce qui précède, le nouveau continent comme lié inexorablement aux conflits politiques, aux rivalités économiques et aux influences culturelles de la civilisation occidentale dans son tout. Le Canada, dit Innis, dépend largement des marchés, du pouvoir politique, de l'assistance militaire de l'Europe, et cela, parce que notre pays est bien déterminé, dans son essence, à garder une position indépendante et même compétitive, rivale en quelque sorte des États-Unis, en Amérique du Nord. Le Canada n'est pas simplement sur la carte une série de régions économiques sans liens entre elles, prolongeant les grandes régions des États-Unis. L'axe économique du Canada est, au contraire, le système orienté est-ouest, concurrent de son voisin, marqué par le Saint-Laurent et les Grands-Lacs, qui relie les grandes métropoles de l'Europe occidentale à l'hinterland de l'Amérique septentrionale. Cet axe vital est à la fois transocéanique et transcontinental. C'est d'Europe, de France et des îles britanniques, que sont venus les hommes, le capital, les marchandises, les idées, les institutions, bref l'énergie créatrice, sans lesquels le Canada n'aurait pas pu maintenir son identité propre dans le nouveau monde. Une telle hauteur de vue apparente Harold Innis à André Siegfried.

Vers la fin de sa carrière, il était devenu non seulement le doyen du département d'économie politique de son université, mais un sage dont on sollicitait les conseils de toutes parts. Sa réputation était largement répandue dans les milieux universitaires anglo-saxons. Il fit des conférences à l'étranger, surtout aux États-Unis et en Angleterre, où l'Université de Cambridge lui conféra, à l'exemple

de plusieurs autres dont Laval, un doctorat honorifique. Observant l'influence croissante des Américains dans le monde, il était sans cesse plus convaincu du fait que le Canada devait rester neutre entre les deux rideaux, celui de fer imposé par les Soviétiques, et celui d'or tendu par les Américains. Mais il manifestait quand même beaucoup de scepticisme sur la capacité de résistance du Canada à ce qu'il appelait « l'effronterie grossière de l'impérialisme américain ». Lorsque je le vis pour la dernière fois à Paris au printemps de 1951, Innis, déjà miné par le cancer, était méconnaissable. L'hiver qui suivit lui fut très pénible. Après une opération subie le 14 mai, il s'était cru sauvé. Mais ce fut en vain : il succomba le 8 novembre 1952. Soyons reconnaissants à D. Creighton d'avoir retracé d'une manière si intelligente les principales phases de la vie exemplaire d'un grand érudit canadien.

Benoît Brouillette

L'optimum de population, par LÉON BUQUET, professeur à la Faculté de droit de Dijon. (Collection « Pragma », de l'Institut de science économique appliquée). Un vol., 5¼ po. × 9, broché, 308 pages. — LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 108, boulevard St-Germain, Paris, 1956.

Deux parties, dont la « densité » de l'intérêt est assez inégale, composent l'ouvrage, au reste extrêmement intéressant. Dans les trois premiers chapitres, l'auteur précise les différentes notions d'optimum et fait l'histoire critique des théories et de leur contenu. Les trois autres chapitres contiennent la théorie proposée par Buquet, qui constitue une contribution originale à la connaissance des relations entre les variations de la population et le bien-être économique.

L'auteur suit d'abord patiemment et avec grand soin, les cheminement des économistes qui, depuis Malthus, se sont intéressés à ce problème. À l'occasion, des problèmes intéressants sont soulevés : caractère statique ou dynamique de l'optimum, diversité des définitions possibles, difficultés de sa détermination en pratique. Mais Buquet va plus loin : se ralliant à Robbins et Hicks, il soutient que le concept théorique de l'optimum n'a pas de consistance, même si on le définit comme étant le revenu moyen maximum. « La croyance en un optimum économique de population nous apparaîtra comme un mythe curieusement nourri par plusieurs générations d'économistes » (p. 111). Le chapitre II est consacré à l'examen des différentes notions d'optimum. Plusieurs normes peuvent être proposées : puissance politique ou militaire, santé, esthétique, bien-être économique. Le seul point de vue économique peut recevoir plusieurs définitions : faut-il maximiser la productivité ou le bien-être social, le revenu d'aujourd'hui ou celui de demain ? Faut-il maximiser la dimension du revenu ou sa stabilité, sa sécurité ?

L'auteur reprend au troisième chapitre les théories déjà exposées au premier, en intensifiant et en précisant ses objections. Les différents facteurs pouvant agir sur l'optimum de population y sont analysés : loi des rendements, progrès de la technique, ressources naturelles, consommation, composition de la population, échanges internationaux. Buquet est conduit à rejeter le concept d'optimum global de population. S'il est légitime, pense-t-il, de parler de productivité ou de revenu moyen maximum, dans le cas de la production d'un bien particulier, cela